

Le
Livre
Poche
Jeunesse

JACQUES CASSABOIS

sept contes de trolls



© Hachette Livre, 2003.
Illustration de couverture : Miguel Coimbra
ISBN : 978-2-013-23133-6

LA VACHE BUKOLLA ET LE GAMIN

Conte d'Islande

Où l'on voit que les trolls sont des magiciens, capables de vaincre tous les obstacles inventés par les humains, mais qu'à force de se croire supérieurs, ils finissent par tomber les premiers dans les pièges qu'ils ont eux-mêmes creusés.

Un homme et une femme vivent dans une chaumière et, comme la plupart de leurs voisins, ils travaillent la terre. Ils possèdent peu de biens, mais des trésors précieux. La vie et la force de l'âge, en premier lieu. En second, une vache, prête au vêlage. Vit aussi avec eux, sous le même toit, un gamin. Le leur. Ils n'en ont qu'un, mais n'en font pas grand cas.

Arrive le jour où la vache perd les eaux et la femme, dans l'étable, l'aide à mettre bas un veau vigoureux, un mâle. Le poil encore collant, il tête, aussitôt sur ses pattes. Rassurée, la femme laisse la mère et son petit, puis rentre dans sa chaumière. Hélas, quand elle revient, plus tard, dans la journée, la vache n'est plus là.

— Bukolla ! Bukolla ! Où es-tu ?

Nulle réponse dans le vent. Elle alerte son mari et tous deux, les voilà qui s'en vont battre la campagne et les environs.

Un jour passe, deux jours, trois. La femme et l'homme sont de retour, mais seuls. Dépit et mauvaise humeur se lisent dans leurs regards, et sur le gamin, en arrivant, ils passent leur colère.

— Fiche le camp, toi, et va chercher la vache, au lieu de ne rien faire. Voilà du pain et des souliers neufs. Marche ! Reviens quand tu l'auras trouvée !

L'enfant déguerpit, sans discuter. Il est élevé ainsi, durci dans le silence. Il marche, marche et pense. Quand il a faim, il s'arrête pour manger. Mais pas trop, pour faire durer son pain et, avant de repartir, il crie vers l'horizon :

— Bukolla ! Ma Bukolla ! Es-tu en vie quelque part ? Dis-le-moi !

Un meuglement lui parvient. Mais si loin, si loin. Il marche dans sa direction et lorsque la faim, à nouveau, le tenaille, il mange quelques miettes, puis lance sa question :

— Bukolla ! Ma Bukolla ! Es-tu en vie quelque part ? Dis-le-moi !

Le même meuglement lui parvient, mais l'horizon s'est rapproché. Cela le réconforte. Il marche encore, et mange, et crie aux quatre vents, jusqu'à un précipice qui l'empêche d'avancer.

— Bukolla ! Ma Bukolla ! Es-tu en vie quelque part ? Dis-le-moi !

Cette fois-ci, la voix est toute proche. Elle vient d'en bas. Alors, le gamin, agile comme un cabri, descend sans hésiter et découvre, au fond d'une vaste grotte, sa vache, retenue à la paroi.

— Oh, ma Bukolla, c'est toi ! dit-il en la détachant. Allons-nous-en d'ici. Rentrons à la maison.

La grotte est lugubre et le gamin sait à qui elle appartient. Il sait qui peut enlever une vache comme de rien, la faire voyager dans les airs et l'emprisonner sous la terre. C'est pourquoi il ne s'attarde pas. Il remonte de la grotte et s'éloigne, en entraînant sa vache d'un bon pas.

Peine perdue, il sent bientôt un souffle glacé sur son dos. Il se retourne et voit deux silhouettes lancées à leur poursuite. Elles sont immenses ; la seconde un peu moins haute que la première. Elles assombrissent le ciel et, à mesure qu'elles avancent, effacent la terre. Ce sont deux terrifiantes femmes-trolls. La mère et la fille. Devant ces deux ouragans, les fugitifs n'ont pas la moindre chance.

— Bukolla, ma Bukolla, vois-tu une solution ? demande le gamin.

— Oui ! arrache un poil de ma queue et pose-le en travers du chemin.

Une fois le poil en position, la vache lui parle, comme s'il était vivant :

— *Ce poil est un piège pour capturer les trolls.*

Grâce à la magie des grands dieux,

Le voici fleuve impétueux,

Que seuls pourront traverser, les oiseaux de haut vol.

Aussitôt un fleuve bouillonne et ses tourbillons barrent le passage.

Quand elles arrivent, les deux géantes ont un moment d'hésitation, mais la mère se reprend et commande à la fille :

— Cours à la maison et, sans perdre de temps, ramène-moi le taureau de mon père Odin¹.

Le taureau est gigantesque, à l'image de ses maîtres. Une fois devant le fleuve, il plonge son museau et boit, boit, jusqu'à la dernière goutte d'eau.

La voie est libre et la poursuite reprend. Deux femmes-trolls et un bestiau géant. Ils ont vite fait de rattraper le temps perdu et le gamin sent à nouveau le vent fraîchir et le ciel se couvrir. Il se retourne. Les trois monstres sont là.

— Bukolla, ma Bukolla, vois-tu une solution ? demande le gamin.

— Oui ! arrache un deuxième poil de ma queue et pose-le en travers du chemin.

Une fois le poil en position, la vache lui parle, comme s'il était vivant :

— *Ce poil est un piège pour capturer les trolls.*

Grâce à la magie des grands dieux,

Le voici incendie furieux,

Que seuls pourront survoler, les oiseaux de haut vol.

Bukolla n'a pas fini de parler que le feu commence à crépiter. Des flammes immenses courent sur la terre, dressent vers le ciel une redoutable barrière.

— Vite, vite, profitons-en !

Les chasseurs arrivent. Il en faut davantage pour impressionner une vieille mère troll à la peau cuite et recuite.

— Magie contre magie ! À toi de jouer, pompier !... ricane-t-elle en cédant la place au taureau de son père.

Le fauve se dresse sur ses pattes de derrière et, de sa lance à incendie, urine, urine toute l'eau du fleuve qu'il a bue.

La chaleur tombe aussitôt.

Le feu s'éteint, la barrière de flammes est en cendres et les trolls se remettent sur la piste des fuyards.

La course est inégale. D'un côté, l'aube nouvelle des humains qui rayonne sur la terre. De l'autre, l'obscur passé du monde qui lutte pour son maintien.

Les monstres gagnent du terrain. Déjà, le froid revient, fait oublier la fournaise. Le galop des géants fait trembler le sol.

— Bukolla, ma Bukolla, vite une solution ! supplie le gamin.

— Arrache un troisième poil de ma queue, allons, et pose-le en travers du chemin, tu sais bien !

Et la vache, pour la troisième fois, parle avec attention, comme si le poil était un être vivant :

— *Ce poil est un piège pour capturer les trolls.
Grâce à la magie des dieux et des diables,
Le voici montagne infranchissable,
Que seuls pourront escalader, les oiseaux de haut vol.*

Alors, le poil se fend par le milieu, libère un bourgeon noir qui gonfle et éclate. Une crue de terre et de pierre bouillonne. C'est une butte, et bientôt une colline, et déjà une montagne qui s'étend de l'horizon de l'est à l'horizon de l'ouest. Seul, le ciel, par-dessus, respire à l'air libre.

De l'autre côté, les deux terribles se heurtent aux contreforts de rochers.

— Ils se croient à l'abri, s'esclaffe la mère troll. Ils ne sont qu'en sursis.

Et elle envoie sa fille dans leur maison au loin.

— Rapporte-moi la vrille de mon père Odin !

La fille va, revient, et la mère, tarière en main, fore un tunnel dans la montagne. Bientôt, la mèche tourne à vide. Les parois sont traversées. Elle souffle dans le trou et expulse un nuage de gravats qui comble la vallée, de l'autre côté.

— Vite, ma fille, passe la première ; je te suis !

Les deux femmes sont pressées. Elles se précipitent dans le ventre de la montagne, sans voir que leur tunnel est trop étroit. En rampant, elles se coincent. Elles ne peuvent plus ni avancer, ni reculer et tous leurs efforts pour se défaire ne servent qu'à les emprisonner. Leurs soubresauts déclenchent des avalanches. Le tunnel s'effondre et les voilà toutes deux métamorphosées, pierres parmi les pierres.

Pendant ce temps, la vache Bukolla et le gamin marchent d'un pas tranquille, sans plus se retourner. Ils arrivent à la maison. Le gamin a mangé tout son pain et usé ses souliers neufs, mais il voit ses parents contents, et c'est la première fois.

1. Le plus grand des dieux nordiques. C'est lui qui donne la victoire dans les batailles. Il est rusé, sorcier, voyant.

LE PETIT TROLL ROUGE

Conte du Danemark

Où l'on voit que les trolls peuvent être des amis de l'homme, très dévoués, prêts à leur rendre service à toute occasion. Le troll de ce conte, il est vrai, est une exception : petit, rouge et sympathique. Tout l'inverse de ses frères qui sont des géants gris, méchants et terrifiants.

Un garçon gardait les moutons. Pas les siens, ceux de ses maîtres, parce que lui n'avait rien. Rien que ses vêtements sur le dos et la peau sur les os.

Ses maîtres, en revanche, étaient riches et, pour leur confort, dépensaient sans compter. Mais pour les autres, ils n'étaient qu'exigence et sévérité.

Leur berger, comme tous les employés, subissait leurs caprices. Il devait emmener paître son troupeau, chaque matin, de plus en plus tôt et pour toutes sortes de raisons factices : c'était la rosée qui rendait l'herbe plus tendre, ou les premiers rayons du soleil, ou la dernière lueur de lune...

Une fois, on l'obligea à partir en pleine nuit et, quand il arriva à la pâture, l'aube n'était pas encore levée.

Il était seul, du moins le croyait-il, car une voix lui parla :

— Tu tombes bien. J'avais justement besoin de quelqu'un.

Le berger sursauta. Dans la clarté du ciel dégagé, il distingua la silhouette d'un homme élégant, portant canne et chapeau. Un homme de la ville, étranger au pays. Que faisait-il ici ?

— Accepterais-tu de me rendre service ? demanda l'inconnu.
Moyennant finances, cela va sans dire.

« Pour des finances, pensa l'enfant qui n'avait pas un sou, je marcherais au supplice. »

— Que faut-il faire ?

— Trois fois rien. Suis-moi.

L'homme le conduisit au cœur de la forêt qui voisinait la pâture. Une grande butte de terre s'y élevait. Au sommet, un trou, comme une cheminée, s'enfonçait dans le sol.

— Un troll habite là-dessous, expliqua l'inconnu. Il dort et nous sommes tranquilles jusqu'à l'aube. Alors, voilà ! Je voudrais que tu te

glisses chez lui par ce trou pour me rapporter un livre qui se trouve sur sa table de cuisine.

— Et... où sont les finances ? demanda l'enfant qui ne perdait pas le nord.

— J'oubliais, répondit l'homme en portant la main à son gousset. Ceci te convient-il ?

Il montra une pièce d'or.

— Je descends !

Le berger se faufila dans le trou et disparut. Peu après, il débouchait dans la maison du troll, en plein dans la cuisine, justement. Sur la table, le livre l'attendait. Un bel ouvrage à couverture de cuir.

Vite, il le saisit, le cacha dans sa chemise et s'apprêtait à rebrousser chemin, quand quelque chose, au fond de lui, lui conseilla de prendre son temps et de réfléchir.

— Un livre chez un troll ? c'est drôle, s'étonna le garçon. Les trolls ne savent pas lire. Et cet inconnu qui m'aborde dans la nuit, m'offre de l'or, me parle comme si j'étais son ami... Qui est-il ? Voilà bien des mystères... Leur réponse se trouve peut-être là-dedans.

En parlant, il tapotait sur la couverture comme on frappe à une porte. Cela lui donna l'idée d'ouvrir.

Aussitôt, un petit personnage, tout vêtu de rouge, jaillit du livre comme un diable d'une boîte.

— Que désire mon maître ? Commande. J'obéis !

Le berger hésita un instant, sous le coup de la surprise, évidemment. Puis, se reprenant, il dit :

— Sors-moi d'abord d'ici, petit troll. Ça presse !

Et il se retrouva dehors, en quatrième vitesse. L'inconnu l'attendait. Il vit le livre dans les mains du berger. Impatient de le récupérer, il sortit la pièce d'or de son gilet.

— Donne ! dit-il. Voici la récompense promise.

— Tu peux toujours courir, répondit l'enfant en ouvrant le livre. Je suis aussi capable que toi de m'en servir.

— Que désire mon maître ? demanda le petit troll en surgissant. Commande. J'obéis !

— Emmène-moi loin d'ici, dans la capitale du pays !

L'homme n'eut pas le temps de l'attraper ; le berger avait déjà disparu. Adieu forêt, pâture, moutons... Tout bien pesé, ses maîtres si intransigeants avaient bien fait de l'envoyer en pleine nuit au champ. S'ils savaient ! Grâce à eux, une nouvelle vie commençait pour lui.

La capitale s'éveillait. Les artisans ouvraient leurs échoppes, les commerçants installaient leurs étals, des voitures tirées par des chevaux faisaient trembler la chaussée. Le berger écarquillait les yeux et marchait au hasard des rues, sans but. En passant devant une auberge, il se rendit compte qu'il avait faim.

« Oui mais, avec mes habits de berger, on ne me servira jamais à manger. »

Il ouvrit son livre discrètement et le petit troll apparut à l'instant.

— Donne-moi quelques pièces, sans quoi on me jettera comme un mendiant.

Il entra en faisant sonner son argent, mangea, paya. Tout était si facile ! Il ressortit content.

C'est ainsi qu'il s'installa en ville. Le petit troll rouge payait tout, rubis sur l'ongle, sans discussion.

Il fut vite connu, respecté par certains, jaloué par d'autres, car il menait grand train.

Un jour, il apprit qu'un comte vivait dans la capitale. Un homme très riche, ce qui pour un comte ne surprend guère. Il n'avait qu'une fille qu'il cloîtrait dans son château, comme une prisonnière. Drôle de père !

— Pourquoi tant de sévérité ? demanda l'ancien berger.

— Parce qu'une prédiction la menace. Elle devrait, paraît-il, épouser un berger.

Le garçon, troublé, fit l'étonné.

— Pas possible... C'est une farce !

— Va savoir ! En tout cas, le comte ne veut pas chatouiller le hasard !

Une fois seul, le garçon se mit à rêver.

« Un berger... Et si c'était moi le veinard ! »

Le soir venu, il ouvrit son livre à couverture de cuir.

— Que désire mon maître ? Commande. J'obéis !

— C'est délicat, petit troll rouge. En deux mots, voilà ! La fille du comte devrait épouser un berger et il se pourrait que ce soit moi. Mais je ne veux rien tenter avant de l'avoir vue. Comment est-elle ? Je n'ai que faire d'une moche ! Et puis, a-t-elle un peu d'esprit ? Je ne veux pas non plus épouser une cloche ! Profite qu'elle dort pour me la ramener !

Le petit troll disparut et, peu de temps après, ramena la jeune fille. En effet, il possédait le pouvoir extraordinaire de pouvoir déplacer les gens pendant leur sommeil, sans qu'ils s'en rendent compte.

Le berger put admirer la jeune comtesse à loisir, sans paraître impoli, sans la faire rougir. Il s'approcha pour la voir de plus près : son front, ses joues, son nez, sa bouche finement dessinée. Il ne savait pas qu'une jeune fille pouvait à ce point respirer la grâce et la délicatesse. Et soudain, il eut envie de l'embrasser.

— Oh mademoiselle ! juste un baiser, s'il vous plaît. Léger, léger...

Allez ! Il frôla les lèvres vermeilles et la jeune fille soupira dans son sommeil.

— Je dois la ramener, lui dit le petit troll. C'est assez.

Le lendemain, à son réveil, la jeune fille paraissait absente. Elle se confia à sa nourrice qui dormait dans sa chambre.

— J'ai fait un drôle de rêve, tu sais. Un petit être, tout vêtu de rouge, est venu me chercher. Nous sommes partis par la fenêtre et nous sommes allés chez un charmant jeune homme. Il a passé la nuit à me regarder dormir, puis pour finir...

Elle n'osa pas révéler la suite, mais la nourrice devina. Cela l'inquiéta. Pas le baiser, elle connaissait la vie ; mais la visite. Elle savait que les esprits qui viennent dans nos rêves existent bel et bien et que le sommeil nous rend capables de les distinguer. Ce rêve cachait quelque chose et elle informa le comte qui la prit au sérieux.

— La nuit prochaine, décida-t-il, je veux que tu montes la garde dans la chambre de ma fille, nourrice, avec ses dames de compagnie. Nous verrons bien si ce rêve est un rêve, ou...

Il préféra se taire.

La nuit venue, une fois la jeune comtesse endormie, la nourrice et les autres femmes qui montaient la garde virent apparaître le petit être vêtu de

rouge. Il s'approcha du lit et, d'un simple geste, souleva la jeune fille couchée sur le dos, puis l'emporta chez son maître comme pour la lui servir sur un plateau.

Les dames de compagnie étaient effrayées, à cause des vêtements rouge sang du petit homme. Elles n'osaient pas bouger. Seule, la nourrice eut la présence d'esprit de se lancer à sa poursuite. Elle vit dans quelle maison il entra et, avant de rebrousser chemin, traça sur la porte, une croix, à la craie.

Mais le petit troll rouge savait tout sans avoir jamais appris et voyait tout sans se donner la peine de regarder. Pendant que son maître contemplait tant qu'il pouvait sa beauté endormie, il effaça la croix, dessina une nourrice à la place, puis continua sur toutes les portes des maisons de la ville. Si bien qu'au matin, quand la nourrice voulut conduire le comte à la maison qu'elle avait repérée, elle fut bien embarrassée, car partout, des nourrices dessinées la regardaient passer.

— Je crois qu'il s'est moqué de toi, lui dit le comte. Néanmoins, nous sommes sûrs que ma fille n'a pas rêvé. N'aie pas honte !

N'empêche, la nourrice était furibarde et mijotait déjà une revanche pour son prochain tour de garde.

Après deux nuits de contemplation, le berger pris au piège de sa curiosité, ne cessait de penser à la prédiction :

« J'en suis sûr. C'est de moi qu'il est question. »

La troisième nuit venue, il ouvrit son livre, le cœur battant.

— Que désire mon maître ? Commande. J'obéis !

Et le troll repartit...

Mais la nourrice avait élaboré un plan. Elle avait attaché sur le dos de la jeune fille, à son insu, un sac de sable percé de telle sorte que, si la dormeuse remuait, le sable s'écoulait.

Le piège fonctionna comme prévu. Et le petit troll qui savait tout sans avoir jamais appris, voyait tout sans se donner la peine de regarder, cette fois-ci ne s'aperçut de rien. Il conduisit la belle endormie à son jeune maître, laissant derrière lui un petit chemin de sable qui s'arrêtait à la porte du jeune homme.

Le lendemain matin, il n'y avait plus qu'à remonter la piste, jusqu'au kidnappeur.

C'est ce que fit le comte avec ses gens, armés de bâtons. Le berger, surpris par leur intrusion, n'eut pas le temps de fuir pour échapper à cette arrestation.

Après la prison, le tribunal sans discussion, où l'on expédia l'affaire sans une hésitation. D'un côté, le comte, connu de tous et respecté. De l'autre, un étranger, sans famille, voleur de filles et culotté.

— Pour commettre un tel crime, il faut avoir perdu la tête. Alors, finissons le travail et décapitons-le, trancha le juge avec colère.

C'est ainsi que le berger se retrouva sur l'échafaud, dressé sur la grand place de la ville, entouré par toute la population, impatiente d'assister à l'exécution.

« J'ai trop cru à ma chance, pensait le garçon. Je n'étais pas l'élu. »

Trop tard, le bourreau lui faisait signe de poser sa tête sur le billot. Mais, en s'agenouillant, le garçon sentit sous sa chemise quelque chose qui lui blessait la peau.

— Le livre ! murmura-t-il. Je l'avais oublié.

Vite, il s'adressa au molosse qui devait lui décoller la caboche.

— Attends, s'il te plaît... Je n'ai pas eu le temps de me recommander à Dieu... J'ai sur moi quelques prières... Permets que je les dise.

Le bourreau qui respectait la religion détacha son prisonnier qui s'empressa de sortir son livre et d'ouvrir la couverture de cuir.

— Que désire mon maître ? s'écria le petit troll guilleret. Commande. J'obéis !

— Saisis-toi de l'homme à la hache et emporte-le dans le ciel. Quand tu seras tout là-haut, sans hésiter, tu le lâches !

Le troll, aussitôt, enleva le bourreau dans les airs et, une fois sous les nuages, le laissa tomber comme une pierre. Il se fracassa sur la grand place !

La foule, qui n'attendait pas ce supplice, poussa des cris d'horreur et de surprise.

— À qui le tour ? demanda le berger, debout sur son billot. Avis aux amateurs !

— Si tu aimes ma fille, s'empressa de lui répondre le comte, épouse-la. Je te la donne de bon cœur.

C'est ainsi que le mariage put avoir lieu et, le jour des noces, après l'échange des consentements et des promesses, le berger s'adressa à tous les invités en liesse.

— À propos, je ne vous ai pas encore dit... Avant d'être le mari d'une future comtesse, j'étais... berger et je gardais les moutons !

Un murmure de stupéfaction parcourut l'assemblée.

Bientôt, chacun, même le comte, fut soulagé, parce que la prédiction s'étant réalisée, elle n'était plus à redouter.

LA REINE MUETTE

Conte du Danemark

Où l'on voit que les trolls sont nuisibles et qu'ils ont plus d'un tour dans leur sac. Une fois morts, ils peuvent laisser derrière eux des malédictions dont il est toujours très long et très difficile de se débarrasser.

Un homme avait douze fils et chacun d'eux était né un mois différent. À la naissance du douzième, en décembre, l'homme dit à sa femme :

— Ensemble, nous avons construit la voûte du ciel, car chacun de nos garçons en est un quartier.

Et il croyait en avoir terminé. Mais pour qu'un édifice soit solide, il lui faut un pilier. Il l'avait oublié. Peu après, sa femme lui rappela cette vérité. Elle fut enceinte de nouveau et, neuf mois plus tard, naquit un autre enfant, le treizième, au destin particulier. C'était une fille. À elle seule, elle serait plus déterminée que ses douze frères rassemblés.

L'homme avait aussi une jument qui lui donna douze poulains. Chacun fut attribué à un garçon. Les poulains s'élevèrent tout seuls, en broutant l'herbe des champs. Quant aux garçons, une fois en âge de se débrouiller, le père les envoya par les chemins, brouter le vaste champ de la vie par leurs propres moyens.

Les années passèrent sans qu'ils donnent de nouvelles. C'était ainsi. Mais un jour, la fille s'alarma :

— J'ai un mauvais pressentiment. Je veux savoir où ils sont.

Son père essaya de la retenir, mais elle ne manquait pas d'arguments.

— Ne t'inquiète pas, père. Je prends la jument. C'est un bon guide. Elle me conduira à ses poulains.

Et à son tour, elle entra dans le monde pour en explorer les chemins.

Longtemps après, elle n'avait toujours pas retrouvé la trace de ses frères. Mais un jour, elle aperçut une butte de terre, haute et large à la base, devant laquelle se dressait un énorme rocher. Un cheval y était attaché.

En le voyant, la jument s'arrêta et battit des sabots en bronchant.

— Le reconnais-tu ? lui demanda sa cavalière. Est-ce un de tes poulains ?

Alors, la jument encouragée par la voix humaine s'approcha en hennissant et, une fois à côté du cheval, frotta sa tête contre la sienne en le mordillant.

Cette butte de terre, ce rocher dressé... la fille avait reconnu le domaine d'un troll. Si le cheval d'un de ses frères se trouvait à l'extérieur, le frère, forcément, était retenu dedans.

La fille trouva l'entrée, dissimulée derrière un buisson, et pénétra dans la butte. Le plus jeune de ses frères était bien là et, en se voyant, ils se tombèrent dans les bras.

— Mais malheureuse, se lamenta son frère après cette effusion, pourquoi es-tu venue ? Nous avons tous été capturés par un troll puant qui nous retient prisonniers.

— Justement, je viens vous délivrer.

— Tu n'y penses pas. Personne ne peut le vaincre. Quand il rentrera, il sentira l'odeur de ton sang chrétien. Il te mettra la main dessus et te tuera.

— Eh bien, vous ne le permettrez pas !

Elle s'était écriée d'une voix forte et ses onze autres frères qui l'avaient entendue s'étaient approchés, heureux de la revoir, mais désolés qu'elle se soit jetée dans la gueule d'un troll.

Elle leur parla avec sévérité.

— Si vous n'avez pas eu le courage de vous rebeller pour retrouver votre liberté, unissez-vous au moins pour me défendre. Vous n'auriez pas la lâcheté, tout de même, de le laisser me prendre !

L'énergie communiquée par leur petite sœur les stimula. Ils prirent conscience que la crainte du troll les avait rendus aussi dociles que des moutons et ils se réveillaient, revigorés, gonflés à bloc. De vrais champions !

— Voici mon plan ! décida le cadet. Toi, sœurlette, tu restes en dehors. Au retour du troll, disparais sous son lit et ne bouge plus. Nous, nous lui réglerons son sort. Ah, ceci encore que j'oubliais : Quoi que tu entendes, n'interviens pas ! Et si des objets volent dans la pièce jusque sous le lit, surtout ne les touche pas !

Il n'avait pas fini de distribuer ses consignes qu'un tremblement de terre les jetait tous à plat ventre sur le sol. Le troll arrivait.

— Vite ! Chacun à son poste et toi, cache-toi, petite !

Le troll entra. Son vilain groin de porc frissonnait.

— Ça sent le chrétien ! grogna-t-il. Où l'avez-vous caché ? Depuis le temps que je n'en ai pas dévoré !

— Mais non, tu fais erreur... Enfin si, tu as raison pour l'odeur... Mais c'est un rapace qui survolait la maison. Il tenait dans son bec un os d'homme. Il a crié, l'os est tombé. Une pareille saleté, tu penses bien, nous l'avons jetée. Mais la puanteur est tenace !

Le troll, la tête dans les épaules, suivait ces explications en concentrant son attention.

Le cadet en profita pour lancer l'assaut.

— Haro !

Le troll fut cueilli à froid. Surpris, assailli, ses adversaires étaient insaisissables, ses coups portaient dans le vide et sa colère l'aveuglait. Un tourbillon balayait la demeure du troll. Les murs se lézardaient et les meubles s'écroulaient. Mais les douze furieux finirent par avoir raison du géant qui en creva d'indignation.

Pendant que la lutte faisait rage, la sœur, à l'abri, s'efforçait de savoir, d'après le tintamarre, qui avait l'avantage, quand soudain un peigne que le troll portait dans les cheveux voltigea dans la bagarre et atterrit sous le lit. Il était d'or massif et brillait de mille feux.

— Quelle merveille ! s'exclama la fille.

N'y touche pas, malheureuse ! Ton frère t'a avertie. Prends garde !

Trop tard ! Elle l'avait saisi et le contemplait. Puis, comme le vacarme cessait, elle le rangea dans la poche de sa robe.

— Sors de ta cachette, petite sœur, lui cria son cadet. La bête est morte et nous sommes libres, grâce à toi. Partons !

Tous réunis, ils s'apprêtaient à sortir de la butte, quand le cadet demanda à sa sœur :

— Tu m'as bien obéi, n'est-ce pas ? Tu n'as rien pris.

— Non, rien, rassure-toi. Juste ce joli peigne en or, répondit-elle en le montrant.

Les douze frères restèrent pétrifiés de déception.

— Mais pourquoi ? J'avais dit rien. Rien, c'est rien !

— Ce n'est pas ce petit peigne qui va nous empêcher de nous enfuir !

— Sauf qu'il faut que tu t'en serves, maintenant que tu l'as pris. Coiffe-nous.

— Vous coiffer ! Tu parles d'un coup, dit-elle en commençant par l'aîné de ses frères.

C'est alors qu'elle vit que ce peigne n'était pas un peigne ordinaire. Il métamorphosait celui qu'il coiffait. L'aîné, peu à peu, se transformait en cerf et, dès qu'il eut son nouveau corps, il s'enfuit vers la forêt.

Mais le peigne était doué de vie. Quand il avait commencé un travail, il ne s'arrêtait pas avant de l'avoir terminé.

Un deuxième frère fut à son tour coiffé et métamorphosé, puis vint le tour du troisième, du dixième... Après avoir libéré ses frères, la sœur les capturait à nouveau, sans le vouloir, pour les enfermer dans une prison plus sinistre qu'un tombeau.

À mesure qu'elle coiffait, le cadet lui expliquait :

— Tu peux encore nous sauver, mais l'épreuve est ardue. Il faut que tu vives dans la butte du troll, seule, pendant douze ans ; une année pour chacun de nous. Tu ne pourras sortir que pour cueillir des linaigrettes² dans les marais. Tu devras filer leurs fibres et ensuite tisser douze chemises. Alors seulement, le charme où nous sommes pris sera brisé.

Le onzième frère se transformait en cerf à son tour, inexorablement. Vint le tour du cadet.

— Cette dernière condition, encore. Quoi qu'il t'arrive, quel que soit ton bonheur, ne prononce jamais une parole ; quel que soit ton chagrin, ne verse jamais un pleur.

Il eut à peine le temps d'achever. Déjà, il était animal et s'éloignait vers le sous-bois.

La fille était seule maintenant. Seule pour se rejouer mille fois la scène fatale de son geste étourdi, pour le regretter à l'infini. Seule pour accomplir son écrasante pénitence. Elle était courageuse. Elle s'attela à la tâche.

D'abord les linaigrettes, profiter de la saison pour récolter. En amasser une foison afin d'occuper l'automne, l'hiver et le printemps à filer leurs fleurs de coton. Puis, après le filage, s'attaquer au tissage. Une chemise, puis deux, puis trois...

Les années passèrent ainsi.

Un jour qu'elle était sortie cueillir ses fleurs, le roi qui chevauchait par là la rencontra. Il était jeune, célibataire. Quand il la vit, parmi les fleurs immaculées et légères, il s'approcha, mit pied à terre.

— Soyez ma reine ! lui dit-il de but en blanc.

La jeune femme le regarda, émue, mais sans un mot, fidèle à son serment. Le roi regretta d'avoir été si franc. Peut-être l'avait-il effrayée ? Il se retira, revint le lendemain, le surlendemain. À chaque visite, il lui faisait la même déclaration. Il voyait bien qu'elle aussi était éprise, mais elle ne disait rien.

À la fin, il l'enleva, la présenta à sa mère et l'épousa. Sa mère était contre ce mariage, mais la décision fut si rapide qu'elle n'eut pas le temps de le faire échouer. Alors, elle prit sa belle-fille en grippe et jura de détruire le couple.

— Muette ! Le royaume est sous la protection d'une reine muette ! Et que fait-elle de ses journées ? Elle file comme une bergère et tisse des chemises de linaigrette !

Mais les sarcasmes n'atteignaient ni la résolution de la jeune femme, ni son amour. D'ailleurs, elle fut bientôt enceinte et, malgré la loi de silence qu'elle respectait, on la voyait, de jour en jour, resplendir davantage. Sa belle-mère enrageait. Elle échafauda un plan abominable.

Peu avant la naissance, elle fit en sorte que le roi s'absente pendant plusieurs semaines et, quand la jeune mère accoucha, elle lui retira son enfant pour le remettre à une servante, avec mission de l'assassiner.

Celle-ci désobéit en secret et confia le petit à un orphelinat. Mais la reine l'ignorait. On lui avait volé son enfant et elle ne pouvait ni hurler son désespoir, ni sangloter, ni se laisser mourir. Seul son cœur parlait. Lacéré par le chagrin, il versait des larmes de sang.

Mais le pire était à venir. Lorsque le roi rentra, pressé d'embrasser le nouveau-né, sa mère lui apprit que la muette qu'il avait ramassée dans la forêt pour en faire une épouse n'appartenait pas à la race des hommes, mais à celle des trolls et qu'elle avait mangé son enfant tout frais.

Le roi fut horrifié, mais il ne laissa rien paraître.

La vie reprit malgré tout, et l'amour, même si cela peut sembler incroyable, et la promesse d'un autre enfant qui ralluma la haine et de nouveaux tourments.

La belle-mère déroula le même plan, éloigna le père, subtilisa l'enfant, le confia à la même servante qui désobéit, pour la deuxième fois.

Et l'horreur encore, de la reine contrainte au silence. Et la stupeur du roi devant la démente de sa femme, et sa même fausse indifférence.

Après de telles blessures, comment la vie put-elle reprendre son cours ? Et comment ces deux cœurs mutilés purent-ils à nouveau fleurir d'amour ? Une troisième grossesse vint prouver qu'une source, pourtant, continuait de chanter. Mais cette promesse qui devait revigorer l'amour revigora aussi la haine. Sa mécanique se remit en branle sans que rien vînt l'enrayer et déroula ses mêmes étapes, jusqu'à l'abomination finale.

Le roi était bouleversé.

— Je lui ai donné trois chances. Elles les a toutes gaspillées. Si, malgré ma clémence, elle ne peut maîtriser le goût de la mort qui l'habite, il faut purifier son âme par le feu. Qu'on la brûle !

Telle fut la sentence et l'on éleva un bûcher.

La reine apprit sa condamnation sans broncher et, lorsqu'on vint la chercher pour la conduire au supplice, elle prit avec elle les douze chemises de linaigrette qu'elle venait de terminer. En effet, cette année était la douzième qui suivait la mort du troll et la métamorphose de ses frères. Ils finiraient donc leurs vies dans leurs habits de cerfs, car leur sœur, après avoir traversé les pires difficultés, avait échoué à leur rendre la liberté.

Lorsqu'elle arriva devant le bûcher, elle ne put contenir une bouffée de chagrin et une larme, une seule, roula sur sa joue. Elle la recueillit vivement, dans un mouchoir qu'elle replia dans une manche de sa robe.

Mais, au moment où le bourreau s'apprêtait à l'attacher, un cerf à la tête fièrement levée s'approcha au petit trot et tourna trois fois autour du bûcher, en faisant claquer ses sabots.

Alors qu'il allait repartir comme il était venu, la reine lui cria d'une voix blanchie par le silence :

— Beau cerf, ne t'en va pas sans ta chemise !

La chemise l'effleura et il retrouva son apparence humaine. C'était le frère cadet.

— Mes frères ! appela le jeune homme. L'heure est venue de changer de peau. Accourez tous pour vous vêtir, au grand galop !

Onze autres cerfs, au port majestueux, débouchèrent alors dans une fière chevauchée. Lorsqu'ils passèrent près du bûcher, la reine leur lança une chemise qui rompit le charme et ramena chacun vers sa terre promise.

Une fois ses frères sauvés, la reine put enfin parler. Personne ne connaissait sa voix. Et la foule qui s'était rassemblée pour la voir mourir, après une clameur de surprise, l'écouta sans un soupir.

Elle révéla tout : le malheur de ses frères, son vœu de les sauver et la naissance de ses enfants que sa belle-mère avait fait assassiner.

Lorsqu'elle eut tout dit, la mère du roi se leva, noire de haine.

— Où sont tes preuves ?

— Je peux les fournir, majesté ! s'écria une femme, tout près.

C'était la servante. Elle raconta comment, en désobéissant, elle avait sauvé la vie des trois enfants.

Le roi les envoya chercher. Le premier était déjà grand. Il avait la volonté déterminée de sa mère. Le deuxième était doux comme son père et le troisième tétait encore le sein. La reine avait bien révélé la vérité. Le roi se tourna vers elle et lui dit :

— Mon épouse, vivrai-je assez longtemps pour te remercier d'un tel amour ?

Puis, comme le bûcher était prêt, il demanda que l'on brûle sa mère à la place de sa femme et le royaume entier approuva.

Lorsque le feu eut tout consumé, chacun rentra chez soi. On dispersa les cendres dans le vent, pour qu'il colporte tous ces événements. C'est ainsi qu'ils nous sont parvenus et nous les répétons tels que nous les avons entendus.

2. Plante des marais qui se termine par une petite houppe cotonneuse.

LA GÉANTE DANS LA BARQUE DE PIERRE

Conte d'Islande

Où l'on voit que les trolls sont de redoutables kidnappeurs. Ils peuvent enlever quelqu'un, ici une reine, et prendre sa place, sans que l'on se doute de la substitution.

Mais un jour, heureusement, leurs mauvais penchants finissent par les trahir. Alors, ils n'ont qu'à bien se tenir !

Il s'appelait Sigurdur et il était précoce, d'intelligence, d'habileté, de force. Des qualités qui le faisaient rayonner comme un soleil. Cela s'explique. Il était fils de roi et de reine.

Un jour, son père lui dit :

— Le ciel de ma vie commence à s'assombrir. Il faut te préparer à prendre ma place. Mais trouve une femme, car si tu demeures seul, tu régneras sans mesure. Il existe un royaume, au large, où vit un roi, père d'une fille qui devrait te convenir. Va lui rendre visite et fais-toi ton idée.

Sigurdur obéit. Il organisa son départ aussitôt et, dès le lendemain, confia la voile de son bateau au vent. De l'autre côté de la mer, il trouva le royaume qu'il cherchait. Sans attendre, il alla se présenter au roi.

Il fut bien accueilli et, en découvrant la princesse, il sut que son père avait eu raison. Quand elle posa les yeux sur lui, il se sentit un homme différent, comme si elle avait le pouvoir de lui révéler ce que lui-même ne voyait pas en lui. Il déclara au roi :

— Majesté, je ne connais pas encore votre fille, mais c'est d'elle que j'ai besoin pour vivre. Permettez que je devienne son homme et elle, ma femme.

Le roi savait écouter. Dans leurs paroles, il voyait le cœur de ceux qui parlaient. Il accepta, mais à une condition.

— Je suis vieux, malade et les forces me manquent pour gouverner. Demeure à mes côtés !

— Je veux bien, répondit Sigurdur, mais à une condition. Mon père est comme vous, âgé. S'il meurt, je veux pouvoir rentrer.

Non seulement le roi consentit, mais dès le lendemain des noces, il transmit la couronne à Sigurdur pour qu'il règne à sa place.

Les mois passèrent sur le royaume qui acceptait son nouveau roi. Les jeunes époux s'aimaient et leur amour était tout prévenance et douceur. Au

bout d'un an, la reine accoucha d'un beau garçon, vif et gai. Il grandit, babilla très tôt, marcha avant son année, précoce lui aussi.

Mais il fallait que ce bonheur fût mis à l'épreuve.

Un jour, l'enfant venait d'avoir deux ans, un messager arriva par la mer. Il venait annoncer au roi que son père était mort. Alors, Sigurdur fit ses préparatifs et s'embarqua avec sa femme et son fils.

Après quelques jours de brise bien portante, le vent tomba et la mer s'aplatit comme une bête soumise. Ils étaient presque à destination. Un jour, tout au plus, à naviguer. Mais il fallait attendre.

À bout de patience, l'équipage dormait sous le pont, pendant que le roi et la reine montaient la garde en scrutant l'horizon. Mais bientôt, Sigurdur fut, lui aussi, gagné par la fatigue. Une torpeur étrange, une brume de sommeil montée des flots. Il se laissa vaincre et descendit dormir à son tour, sans se rendre compte que, de tout le navire, sa femme et son fils demeuraient seuls éveillés ; seuls vivants sur cet océan mort.

La mère faisait jouer l'enfant pour tromper l'ennui et le petit courait sur le pont en riant. Combien d'heures s'écoulèrent ? L'immobilité figeait le moindre repère.

Soudain, quelque chose remua sur la mer, au loin. Une ombre glissait. La reine l'observa avec attention. La chose se dirigeait tout droit vers le bateau. Puis, une forme, peu à peu, se précisa. C'était une barque grise, menée par un rameur qui paraissait ne faire qu'un avec elle. Une barque grossière et mal équarrie. Comme une auge taillée dans un rocher. Elle grossissait en approchant, et son rameur, qui semblait de pierre lui aussi, avait la taille d'un géant.

Les rames battaient la mer sans un clapot ; l'étrave, sans un remous, fendait les flots. Qui était cet être ?

La reine, son enfant dans les bras, regarda l'embarcation ouvrir son chemin dans l'eau, accoster, puis son passager grimper à bord d'une seule enjambée et se poser devant elle, sur ses deux pieds, bien campé. C'était une effroyable femme-troll qui avait quitté sa montagne pour venir, jusque sur la mer, se chercher un trophée. Un être rudimentaire, comme tous ceux de son espèce. Une ébauche. Son corps était un bloc et ses membres, à peine formés, de gros moignons articulés sur le tronc. Insensible au fer comme au feu. Ses yeux n'avaient aucune expression et ses mâchoires, aptes à broyer seulement.

La reine, horrifiée, fut incapable de crier. Sans défense, elle se trouvait à la merci du monstre. Celui-ci s'approcha, faisant rouler le bateau sous son pas, puis arracha l'enfant à sa mère et le posa sur le pont. Après quoi, la femme-troll s'occupa de la reine. Elle la saisit sans douceur et la déshabilla, la laissant nue dans sa chemise. Puis, elle enfila sa robe, son manteau doublé de fourrure de loup et chaussa ses bottes en cuir de phoque. Miracle des apparences ! Ainsi vêtue, le monstre ressemblait à sa victime.

La reine comprit alors ses intentions. Cette femme était venue pour prendre sa place auprès de son fils, auprès de son mari. Elle voulut hurler d'horreur, se défendre, mais la géante la saisit, la jeta dans sa barque de pierre et marmonna un sortilège :

— Va ! Traverse l'eau et retourne à la terre. Une fois sur l'autre rive, ne t'arrête pas. Descends dans le monde souterrain. De mon frère, deviens la servante et le festin !

À mesure qu'elle parlait, sa voix, rocailleuse aux premiers mots, s'adoucit et finit par se vêtir, elle aussi, des intonations de sa prisonnière.

L'enfant sentit qu'un malheur se nouait. Il se mit à pleurer. Mais la barque s'éloignait déjà et la reine, impuissante, disparut, emportant dans son cœur les sanglots de son fils qui l'appelait.

La géante souleva le gamin en l'attrapant par le dos, le secoua pour le faire taire, sans résultat. Alors, l'enfant sur le bras, elle descendit sous le pont où le roi dormait avec tout l'équipage. Elle cria, avec de la colère et des reproches :

— Comment ! Vous dormez ! Et vous laissez une pauvre femme et son enfant, seuls, à la merci de tous les esprits malveillants qui rôdent ! Même pas une sentinelle pour nous prêter main-forte en cas de besoin. Rien !

Sigurdur, aussitôt, fut debout. Voyant sa femme mécontente et son fils en larmes, il s'inquiéta après coup.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je n'aurais jamais dû vous laisser. Mais ce sommeil si soudain... Je n'ai pas pu résister.

La reine ne décolérait pas et Sigurdur fut surpris par sa véhémence, sa voix sévère, ses gestes brusques. Non seulement à son égard mais à l'égard de son fils aussi, ce qui était surprenant. La peur, sans doute, de s'être crue abandonnée.

Par bonheur, le vent se leva et l'équipage s'affaira à la voile pour en profiter le mieux possible. Le bateau prit vite bonne allure et Sigurdur, à l'arrière, manœuvrait le gouvernail.

On ne sait rien de la suite de leur voyage, sinon qu'ils arrivèrent le lendemain.

À peine débarqué, Sigurdur se rendit au château. La cour, en deuil, se réjouit de son retour. Le royaume retrouvait un roi et le fils, aussitôt, reprit les affaires où le père les avait laissées.

Les jours qui passaient, avec leur somme de travail à accomplir, l'installèrent dans de nouvelles habitudes de vie. Mais tout n'allait pas pour le mieux. Son épouse l'inquiétait. Elle avait changé. Elle était brusque et maladroite. Elle accueillait sa tendresse avec des airs étonnés, comme si la douceur lui était inconnue. Mais surtout, elle se montrait impatiente avec leur fils. On aurait dit qu'elle ne l'aimait plus et l'enfant, si facile jusqu'alors, devint grognon et coléreux.

« Elle s'ennuie de son père, de son pays », pensa Sigurdur.

Il confia l'enfant à une nourrice qui sut lui redonner très vite sa joie de vivre et sa vigueur. Quant à sa femme, à sa froideur, il attendit.

À la cour, vivaient deux jeunes gens passionnés par les échecs. Ils y jouaient sans cesse. Des journées entières. Leur chambre était mitoyenne de celle de la reine et ils l'entendaient souvent, aller et venir, vaquer à ses occupations, sans y prêter grande attention.

Un jour pourtant, un bruit étrange leur fit relever la tête. C'était la reine qui parlait. Mais sa voix était sourde. Elle grondait comme des roches qui roulent en avalanche :

— À petit bâillement, femme douce à son amant, disait-elle.

À demi-bâillement, femme-troll et faux-semblant.

À large bâillement, femme-troll et fureur aux dents.

Intrigués, les deux joueurs d'échecs écoutèrent ce poème surprenant et l'un d'eux risqua un œil par une fente du mur de la cloison. Ce qu'il vit le glaça d'horreur.

La reine bâillait à s'en décrocher la mâchoire et son bâillement la métamorphosait en monstre. Quand elle eut refermé la bouche, une femme-troll se tenait dans la chambre, lourde, puissante, sauvage.

Le jeune homme, épouvanté, laissa la place à son ami qui regarda à son tour.

Le plancher de la chambre venait d'éclater, fracassé par une force qui montait du sous-sol. Un être émergeait des profondeurs, semblable à celui qui se tenait dans la pièce, mais affublé de trois rochers en guise de têtes. C'était le frère de la femme-troll.

Une fois extirpé de son gouffre, il tira une auge qu'il avait apportée avec lui ; une sorte d'auge à cochons, mais plus vaste et plus profonde, remplie de morceaux de viande crue qui venaient d'être découpés. Une abomination.

La femme-troll, affamée, se jeta aussitôt sur sa nourriture, et son frère contempla son appétit en dodelinant gauchement ses grosses trognes.

— Pas étonnant qu'elle n'ait jamais faim à table ! chuchota le deuxième joueur, écœuré, en passant le relais à son ami.

L'auge était vide et le frère disparaissait déjà sous terre, en refermant le plancher sur lui. Sa sœur, pendant ce temps, reprenait peu à peu son apparence de reine. Et ce mouvement, du monstrueux vers l'humain, était encore plus répugnant que le repas de la géante.

— Que faire ? demanda l'un des jeunes gens, froid comme l'aube. Parler ou se taire ?

— Se taire ! dit l'autre en grelottant.

Quelque temps après, le soir, chez la nourrice qui élevait le fils de Sigurdur, le même phénomène se reproduisit. Le plancher éclata, mais sans bruit, et un passage s'ouvrit dans le sol qui descendait dans les caves de la terre. Une lueur éclaira la chambre, puis bientôt, une forme apparut. C'était une femme, très belle, mais triste à mourir, seulement vêtue d'une chemise de lin. Elle était ceinturée par un anneau de fer relié à une chaîne qui disparaissait dans le souterrain.

Sans un mot, elle entra dans la chambre, se dirigea vers le lit de l'enfant qui dormait déjà, le prit dans ses bras, le berça, l'embrassa en le mouillant de ses larmes, puis le reposa en bordant la fourrure qui le recouvrait et repartit par son tunnel.

La nourrice avait assisté à cette apparition, le cœur fou. Cette femme était si belle. Elle ressemblait à la reine, avec l'amour en plus.

« Qui est-elle ? Et à qui le demander ? Il faudra raconter, expliquer... Qui me croira ? » s'interrogea la nourrice.

Elle décida de garder le secret. Mais le lendemain, à la même heure, la visiteuse revint et la scène de la veille se renouvela, strictement identique, sous les yeux de son témoin pétrifié. Sauf qu'avant de disparaître, la femme regarda l'enfant longuement et dit :

— Deux jours sont maintenant écoulés. Il ne m'en reste qu'un dernier...

Elle paraissait vaincue et son désespoir bouleversa la nourrice.

— Cette femme a besoin d'aide, murmura-t-elle. Je ne peux pas savoir et me taire.

Elle décida d'aller trouver le roi et lui raconta les deux visites de cette femme, sa ressemblance avec la reine et sa tendresse pour l'enfant.

— Ouvre ta porte ce soir, lui répondit Sigurdur. J'irai m'installer dans ta chambre et j'attendrai.

Le soir même, le plancher se souleva et vola en éclats. Comme la veille et l'avant-veille, la belle femme, transparente de blancheur et de tristesse, émergea du fond de la terre, halant la lourde chaîne qui la tirait en arrière.

Elle n'avait pas fait un pas vers le lit de l'enfant, que Sigurdur bondit de sa cachette en s'écriant :

— Mon épouse, ma reine, mon seul amour ! C'est donc toi !

Il tira son épée et, d'un seul coup, trancha la chaîne.

Un vacarme retentissant résonna dans le gouffre, suivi d'un cri interminable. Des gerbes de feu montèrent dans le conduit et, soudain, une secousse fit frémir la terre, accompagnée d'un spasme violent qui ébranla le château et toutes les villes du royaume. Le troll, qui s'était engagé dans la cheminée à la suite de la reine, était retombé dans les abysses noirs du monde, où il s'était fracassé.

La reine et son époux restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre, sans bouger. Puis, Sigurdur ouvrit l'horrible anneau de fer qui enserrait la taille

de son épouse et l'écouta raconter son malheur depuis son enlèvement par la femme-troll.

— Je la regardais voler mon corps, ma voix, ma vie et je ne pouvais protester. J'étais horrifiée, mais docile et sans volonté. Et la barque m'a conduite, à travers la mer jusqu'à un gouffre obscur dissimulé dans la brume, où elle s'est précipitée. C'était le domaine du troll. Il m'attendait. Il me dit aussitôt ce qu'il attendait de moi : « Toi, ma femme ! » J'aurais voulu mourir. Il le comprit et m'enferma dans une cage étroite. Je pensais à toi, mon roi, à notre enfant chéri et, après des jours à sangloter, j'ai eu l'idée de lui faire croire que je me rendais. « Permits-moi de remonter dans le monde des hommes, trois fois, pour revoir mon enfant. Après quoi, je dormirai dans ton lit et je serai ta femme. » Le troll me regarda, en balançant ses trois têtes et accepta. Je repris espoir. En remontant vers la lumière, j'espérais rencontrer quelqu'un qui donnerait l'alerte. Mais mes visites s'épuisaient et personne ne venait à mon secours. Jusqu'à ce soir, mon amour...

— Et moi qui ne comprenais rien, continua Sigurdur. Moi qui mettais ton indifférence sur le compte de la mélancolie...

L'image de la femme-troll lui revint à l'esprit. Il eut un frisson de dégoût et se leva d'un bond pour se précipiter chez l'usurpatrice. Elle était dans sa chambre. À peine entré, il tira son épée et lui trancha la tête comme il avait fait de la chaîne de son frère.

C'est alors que les deux joueurs d'échecs, attirés par le tumulte, sortirent. Voyant la reine décapitée, ils témoignèrent au roi de ses horribles repas.

— Eh bien, puisque tu aimes tant la viande crue, tu serviras de pitance à ton tour !

Il fit emporter ses restes et les donna à manger à ses chevaux sauvages.

Depuis ce temps, les trolls se sont toujours tenus à l'écart de ce royaume et on les aurait oubliés tout à fait, si les légendes n'en avaient conservé la mémoire.

LA COURONNE D'AVOINE

Conte de Norvège

Où l'on voit que les trolls ont le même point faible que les vampires...

Une femme avait un fils. Une charge. Elle était pauvre et avait du mal à joindre les deux bouts. Quand son gars commença à être un peu débrouillé, elle lui dit :

— Il n'y a pas d'avenir pour toi, dans le pays. Il ne faut pas rester. Prends la route. Des occasions t'attendent dans le monde. Tu les trouveras si tu les cherches. De toute façon, la misère ailleurs ne peut être pire que la misère ici.

— Mais, mère, comment m'y prendrai-je ? Je ne connais personne. Je ne sais rien faire.

— Va vers les autres, parle, ne reste jamais seul. Écoute ce que te dit la voix qui est en toi. Elle est juste et tu es droit.

Le garçon avait confiance en sa mère et, de toute manière, elle ne lui laissait pas le choix. Elle lui prépara un peu à manger pour la route. Bien peu, car elle n'avait pas grand-chose. Mais surtout, elle savait que tant que ses provisions dureraient, il se nourrirait d'elle et elle voulait qu'il apprenne à se nourrir de lui.

Elle ne lui remit donc qu'une simple couronne de pain d'avoine.

— Voilà ! Fais comme tu pourras. Tu n'es pas plus bête qu'un autre.

Ils se quittèrent.

Le garçon était triste de partir. Il se montra brave tant qu'il était aux abords de son village, mais dès qu'il fut en pays inconnu, la tristesse et la peur eurent raison de lui. Il se mit à pleurer. Il songea même à revenir sur ses pas. Mais il savait que sa mère se fâcherait, le chasserait. Alors, la solitude lui serra le ventre et il redoubla de sanglots.

Plusieurs heures de marche plus loin, il rencontra une vieille femme. Surprise par ses larmes, elle lui demanda pourquoi il pleurait, s'il avait mal quelque part, ou honte d'avoir commis un méfait.

— Rien de tout cela, lui répondit le garçon. J'ai quitté ma mère.

— Et moi, crois-tu que je ne l'ai pas quittée ? Chacun doit s'y résoudre un jour et le plus tôt est le mieux.

— Oui mais, depuis ce matin, je n'ai rencontré personne à qui louer mes services.

— J'ai peut-être une idée, répliqua la vieille. Écoute-moi.

Et elle lui expliqua que la montagne au loin était le domaine d'un troll.

— Chaque soir, il descend explorer les vallées. Il cherche des jeunes filles attardées en chemin ou dans les champs et il les prend pour fiancées. Il est tellement sûr que personne ne viendra voler son or qu'il ne ferme jamais la porte de son corridor. Si tu es assez hardi, monte chez lui, assieds-toi sur le seuil de sa porte, passe ta couronne de pain d'avoine autour de ton cou, comme un collier et attends son retour. L'avoine repousse les trolls et rend impuissante leur magie. Il n'osera pas rentrer et restera dehors. Alors, parle-lui. Si tu retiens son attention jusqu'au lever du jour, il est cuit. Comme ton pain ! À ce moment-là, dépêche-toi de vider sa caverne de tout ce qu'elle contient. Tu n'auras que la journée, car dès le soir, d'autres trolls, ses cousins, qu'il a invités, arriveront. Il vaudrait mieux que tu aies déguerpi depuis longtemps, sinon je ne donne pas cher de ta vie. Voilà ! Sèche tes larmes maintenant et, si tu es courageux — je suis sûre que tu l'es —, ne perds pas un instant.

Sur ces mots, la vieille reprit son chemin. Le garçon la regarda partir et, soudain, la vit disparaître. Il comprit qu'elle n'était pas humaine, mais qu'elle incarnait le Destin qui avait pris cette forme pour se faire reconnaître. Le Destin qui va, qui vient, donne un coup de pouce par-ci, un coup de frein par-là. Raison de plus pour suivre ses conseils sans tarder.

Le garçon se dirigea donc vers la montagne. Une montagne à trolls, à n'en pas douter : des falaises abruptes, des crevasses, des rochers, une humidité, un froid pénétrant... En observant les lieux avec attention, il découvrit une faille dans une paroi et de la terre piétinée aux alentours. C'était l'entrée de la caverne qu'il cherchait. La nuit était déjà bien avancée et la lune, haute dans le ciel. Il passa sa tête à travers sa couronne d'avoine, s'assit sur le seuil de la porte et attendit.

Soit que l'aube ne fût pas loin, soit qu'il ne vît pas le temps passer, son attente fut de courte durée. Bientôt, apparut en effet sur le sentier, une silhouette prodigieuse, à l'apparence humaine, quoique modelée à la va-vite par un Créateur qui ne voulait pas s'attarder. L'être était si grand qu'il

semblait pencher la tête en gravissant la pente, pour ne pas heurter les étoiles et le versant de la montagne grondait en roulements sous son pas. Bref, c'était le troll qui rentrait de sa tournée, bredouille, sans aucune fiancée. Mécontent et même d'humeur massacrate !

Quand il vit le garçon, assis devant sa porte, sans façons, comme s'il voulait l'empêcher de rentrer, il commença par sourire de satisfaction. Enfin, il allait apaiser sa colère en fracassant du chrétien. Et son grognement de plaisir leva un vent d'orage qui tordit quelques arbres. Mais soudain un grognement d'horreur lui succéda, car il avait vu le collier du garçon et reniflé l'odeur de l'avoine ! Incapable d'avancer, il demeurait sur place, en poussant des cris pour intimider l'enfant.

— Va-t'en d'ici ! hurlait-il. Laisse-moi passer !

Mais l'enfant n'avait pas peur. Il trouvait même comique de voir ce géant, impressionné par lui, un moustique ! Cela lui donna de la suite dans les idées et, puisque le troll redoutait l'avoine, il allait lui en parler.

— Je ne bougerai pas d'un poil et tu vas m'écouter ! Je vais te raconter l'avoine. C'est parce que tu ignores son histoire que tu trembles devant elle. L'ignorance rend peureux. Assieds-toi !

Le troll se calma, ouvrit des yeux ronds comme la pleine lune et écouta, le menton dans les mains, ce que lui racontait ce drôle d'humain.

— L'avoine est un petit enfant dont la mère est la terre. Il peut vivre sans elle, seul, enfermé dans un sac, bouclé dans un grenier. Mais la solitude l'empêche de grandir. Il végète dans la poussière, à la merci des mulots et des rats. Si la mère et le fils sont réunis, une fête d'amour se produit. Voici comment. Il faut d'abord ouvrir le ventre de la mère, délicatement, avec le soc bien tranchant d'une charrue, pour creuser un beau sillon. Ensuite, on y couche l'enfant, doucement, au fond, puis on referme la terre, comme un vêtement épais qui protège de la neige et du vent. On lisse le sillon, pour effacer les traces et laisser la mère et l'enfant sous la protection du silence. C'est alors que la fête commence. Si heureuse de revoir son petit, la mère ouvre ses placards et ses armoires pour lui donner tout ce qu'elle possède. Et lui, curieux, impatient, se nourrit de tous ces cadeaux offerts. Il grossit, grandit, pousse de la tête et débouche à l'air libre. Les nuages et la pluie l'attirent vers le haut. Le soleil et la lune. Ses pieds toujours bien au chaud dans sa mère, sa tête parle aux oiseaux. Mais un jour arrive où il ne peut plus grandir, ni

progresser. Il est mûr. Mûr pour une autre aventure. La force qu'il a acquise, grâce à sa mère qui l'a élevé, il va maintenant la donner aux hommes, leur passer le relais. Ceux-ci fauchent alors les tiges qui l'ont porté, en font de grands bouquets. Puis, ces gerbes sont battues au fléau pour séparer la paille du grain et le grain lancé en l'air pour que le vent emporte sa poussière. Reste un trésor. L'avoine, ferme et blonde que l'on couche sur de grandes pierres plates chauffées, pour la sécher.

Muet, immobile comme un rocher, le troll écoutait le garçon parler.

— Alors, on l'écrase, on la presse, on la concasse sous une grosse meule de pierre. De son cœur, on recueille le meilleur : la farine. C'est grâce à elle que le relais se passe entre l'avoine et l'homme. Mélangée à l'eau, pétrie, elle se transforme en pâte. Cette pâte, une fois cuite, donne le pain, le pain qui nourrit. Et ainsi les cadeaux offerts par la mère à son enfant-grain font grandir l'enfant d'homme que la femme porte dans son sein.

Et tout recommence ainsi, tout se poursuit.

Les jeunes filles, particulièrement, raffolent de pain d'avoine. D'ailleurs, il suffit qu'on en parle pour leur mettre l'eau à la bouche. En voici une qui arrive. Regarde comme elle est belle.

Le troll se retourna et resta pétrifié par la splendeur de cette demoiselle. Elle était rayonnante, éblouissante dans sa robe de lumière. Elle s'appelait : Soleil du Matin !

Le troll ouvrit la bouche pour protester, crier sa colère contre ce garçon rusé qui l'avait trompé. Impossible. Il explosa en mille fragments de poussière et de gravats, avant d'avoir pu prononcer un seul mot.

Comme la voie était libre, le garçon se précipita dans la caverne du géant. Il y trouva des monceaux d'or et d'argent. Il passa la journée à les sortir, à les cacher, avant la nuit et l'arrivée des cousins invités.

Après quoi, il s'installa en ville et revint avec des chevaux pour rapatrier ses trésors. Il ne manquait de rien et n'eut aucun mal à monter des affaires. Mais il n'avait pas oublié sa mère qui l'avait invité à partir sur les chemins. Il retourna donc la chercher, pour qu'elle vive avec lui, sans souci du lendemain. Mais sa mère était morte. Elle ne sut jamais qu'il avait réussi.

LE GARÇON DE PEINE DU TROLL

Conte du Danemark

Où l'on voit que les trolls sont bêtes comme leurs pieds, naïfs, lourdauds et qu'ils se laissent facilement mener par le bout de leur gros nez. Il suffit, pour y arriver, d'être un peu malin et d'avoir de la suite dans les idées.

Une veuve habite avec son fils à la lisière d'une friche. Leur maison n'est pas grande et presque misérable. Quant au fils, il est encore jeune, mais sûr de lui déjà et malin comme un singe.

Un jour sa mère lui dit :

— J'ai besoin de bruyère pour teindre ma jupe. Prends un sac et un couteau, et va m'en chercher dans la lande.

— Je m'en occupe tout de suite, maman !

Il n'est pas particulièrement travailleur, ni pressé de rendre service. Non ! Il pense au contraire qu'en partant, il se met à l'abri des nouvelles corvées que sa mère pourrait lui donner.

D'ailleurs, une fois à pied d'œuvre, loin de la maison, il s'allonge au sommet d'une butte de terre, au milieu des genêts et des bruyères.

— Inutile de me presser. Il fait beau. J'ai toute la journée devant moi. Et il s'endort.

Quand il se réveille, il a beau se frotter les yeux et s'ébouriffer la tignasse, il croit qu'il dort encore. En effet, il ne comprend pas où il se trouve. Il ne reconnaît rien.

— Je n'ai tout de même pas voyagé en dormant ! s'écrie-t-il.

— Non, tu es descendu d'un cran ! lui répond une voix caverneuse. Tu étais couché sur le toit de ma maison et je n'aime pas qu'on écrase mon gazon. Alors, je t'ai installé chez moi. Tu seras mon domestique.

La voix se montre. C'est un géant au gros nez, aux oreilles déchiquetées, à la figure boursouflée, comme piquée par les moustiques. Il comprend qu'il est tombé entre les pattes d'un troll.

— Domestique, c'est bien joli. Il dit : mais je vais me faire asticoter par ma mère, si je ne lui rapporte pas sa bruyère ! Alors, voilà ce que je te propose : je cueille ce qu'elle m'a demandé, je vais lui livrer ma récolte et je reviens frapper à ta porte. D'accord ?

Le troll bâille un gros rire.

— Pourquoi les hommes prennent-ils toujours les trolls pour des imbéciles ? Tu crois que je ne te vois pas venir ? Une fois dehors, salut la compagnie !... Taratata, tu es entré dans mon domaine, tu y restes. Tu peux y aller et venir, mais tu ne pourras jamais en sortir.

Le troll est très satisfait de lui.

— Rira bien qui rira le dernier ! marmonne le garçon à mi-voix. Je sortirai ! Et plus vite que tu ne crois, gros nez ! Je vais tellement te saouler que tu finiras par me chasser !

Il possède une arme redoutable : la parole. C'est un bavard fini et chaque fois que le troll lui donne un ordre, il discute, raisonne, conteste. Bref, il l'empoisonne, le noie sous un torrent d'arguments. Le troll en est tout étourdi.

À la longue, exaspéré d'être mené par le bout du nez, il rumine un programme de vengeance.

« Je vais l'écraser de travail et, quand il sera exténué, il cessera bien de la ramener ! »

Le lendemain, il lui annonce :

— Ma femme va brasser la bière et elle a besoin d'eau. Viens m'aider à porter les seaux !

— Volontiers, répond le garçon. À rester sans activité, j'en ai des fourmis dans les pieds.

— Ben tiens, fais donc le premier voyage !

Le troll pose devant lui un chaudron de cuivre si profond que le garçon pourrait tenir debout dedans, sans atteindre le bord. Il est évidemment incapable de le soulever.

« Ton piège est aussi grossier que ta tête est molle ! » pense le garçon.

Et il contre-attaque aussitôt.

— Ça un seau ! s'écrie-t-il. Mais c'est un dé de couturière ! C'est tout de même pas avec un dé qu'on va faire les navettes entre le puits et la cuve à bière !

— Avec quoi alors ? demande le troll, pris au dépourvu.

— Apportons le puits carrément. On perdra moins de temps.

— Ah bon ! Je n'y avais pas pensé.

Avant de se décider, le troll va demander conseil à sa femme.

— Mais non, idiot ! Pas le puits tout entier, il y aurait bien trop d'eau !
Et il revient vers le gamin, un peu penaud.

— Elle dit qu'elle veut au seau.

— Alors, fais à ta convenance, se fâche le garçon. Mais ne compte pas sur moi !

Pas de chance pour le troll ! Son plan a échoué et il s'appuie tout seul la corvée.

Le garçon le regarde travailler, en sifflotant.

« Si ça ne te suffit pas, j'en ai encore autant à ton service ! » pense-t-il.

Une nouvelle occasion se présente le lendemain. Il s'agit de rentrer de la tourbe. Le tas est haut comme une montagne.

« Après quelques heures, tu seras bien ratatiné, maudit phraseur », jubile le troll.

Et il lui pose un panier devant les pieds. Panier spécial, à la mesure du tas. En s'aidant d'une échelle, en effet, le gamin ne parviendrait pas à l'anse. Mais, il ne se laisse pas démonter.

— Tu me fais rire, tiens ! Tu travailles à la petite semaine, vraiment. Tu n'as aucune suite dans les idées.

— Les idées ? s'étonne le troll, ahuri.

— Au lieu de nous compliquer la vie avec ton panier, transportons le tas tout entier. On sera plus vite débarrassés.

— Ah oui ! C'est plus pratique.

Il court annoncer la nouvelle à sa femme.

— Mais tu es tombé sur la tête, pauvre bique ! Quand elle habitera dans la maison, la tourbe, où est-ce qu'on ira habiter, nous ?

Et il revient vers le gamin, dépité.

— Non, non ! Il vaut mieux au panier.

— Eh bien, fais comme tu voudras, mais sans moi, grogne le garçon. Tu ne crois tout de même pas que je vais me casser les bras !

Encore raté ! Le troll, furieux, s'attelle seul à la tâche. Son vaurien de domestique, une fois de plus, lui fait la nique.

« Je l'écraserai ! » colère-t-il en bagageant sa tourbe.

Soudain, il s'arrête.

« Mais je suis bête ! Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ? Au lieu de l'écraser sous le travail, je ferais bien mieux de l'écraser à coups de masse ! »

Le soir, il explique son projet à sa femme :

— Depuis qu'il est ici, il nous coûte sa nourriture, se moque de nous et ne fait rien. Alors, cette nuit, dès qu'il sera endormi, je lui casse la tête comme une noix. Et, bon débarras !

Mais le garçon a tout entendu. Il va dans la cuisine chercher une casserole de crème et la pose sur son oreiller, à la place de sa tête. Ensuite, il glisse le traversin sous la couette. Le troll a la vue basse. Il ne s'apercevra de rien. Puis, il se couche sous le lit et attend.

L'assassin arrive bientôt, avec son merlin à fendre les billots. Il distingue le corps et la tête endormie. Il lève sa masse et, d'un seul coup, fracasse la caboche du sale mioche ! Splash ! La gamelle vole en éclats et la crème jaillit en éclaboussant la cuisine.

Son coup réussi, le troll retourne se coucher, fier de lui.

— Alors ? lui demande sa femme.

— Il n'a pas fait un pli ! Sa cervelle a giclé. Les murs en sont crépis !

Pendant qu'ils dorment, le garçon en profite pour essuyer les traces du massacre et faire disparaître les restes de gamelle écrasée.

Le lendemain, à leur réveil, les trolls sont sidérés. Leur domestique les attend dans la cuisine. Est-ce lui ou son fantôme ?

— Tu as bien dormi ? lui demande le troll pour vérifier s'il est vivant.

— Passé une excellente nuit, merci !

— Mais... tu n'as pas été dérangé dans ton sommeil ?

— Ah si ! quand je venais de m'endormir, une puce m'a piqué. Mais je ne me suis même pas réveillé.

Le troll et sa trollesse se regardent. S'il en a réchappé, c'est un sorcier !

Peu après, son repas terminé, le garçon quitte la table et laisse les trolls à leurs pensées. Mais, une fois la porte fermée, il les écoute comploter.

— Ah, il a faim, ce moins que rien ! enrage le troll. Prépare-lui de la bouillie dans la grosse marmite. On va le gaver jusqu'à ce qu'il en crève.

Le garçon, averti, ne reste pas les bras ballants, évidemment. Il court dans la remise des trolls, décroche un grand sac et l'attache sous ses vêtements, en prenant soin de le laisser bâiller juste sous son menton.

Lorsque midi arrive, il rentre, gai comme un pinson.

— Le grand air du matin m'a fait du bien. J'ai faim !

— Assieds-toi, répond le troll tout content. J'ai justement de quoi te rassasier : bouillie et lait caillé !

Le repas commence. Chacun son assiettée. Les trolls, en mangeant, jettent des coups d'œil à l'enfant. Mais ils sont myopes comme des taupes et ne voient pas que le garçon vide ses cuillères dans la gueule du sac et pas dans sa bouche.

— J'en prendrais bien encore ! déclare-t-il quand son assiette est vide.

— Y'a qu'à demander ! sourit la femme-troll, avec amabilité.

— Tiens, ressers-m'en aussi, réclame le troll à son tour. Je vais l'accompagner.

Et la deuxième assiettée disparaît. Le garçon en réclame une troisième, une quatrième, une dixième, qu'il avale sans sourciller. Le troll, lui, peine à le suivre et le repas ne se termine qu'une fois la marmite vide.

— Il y a longtemps que je n'ai pas aussi bien mangé ! s'étire le garçon en se levant de table.

— Eh bien, si tu veux, allons dans le pré, faire un peu d'exercice ; ça nous aidera à digérer, propose le troll, en se massant le ventre.

— Volontiers !

— Commençons par un jeu de lancer. Tu vois ma masse ? On va concourir à celui qui lance le plus loin.

C'est une énorme boule de cuivre cerclée d'un anneau d'or. Le garçon sait qu'il n'aura même pas la force de la soulever. Alors, il prend les devants.

— Toi d'abord ! propose-t-il au troll.

Le troll lance et la masse retombe à l'autre bout du pré. Il rit, content de lui. De gros hoquets lui secouent la panse.

— Va la chercher et lance à ton tour !

— Ah non ! proteste le garçon. Celui qui lance rapporte.

— Bon !

Pendant que le troll s'éloigne, le garçon cherche une manière de le tromper et, lorsque la masse est revenue sur l'aire de lancer, il empoigne le manche et se met à hurler, comme s'il voulait qu'on l'entende, au-delà de la mer, jusqu'en Norvège.

— Hé ho ! Askeladd, mon cousin. Tiens-toi prêt. Je t'envoie un cadeau du Danemark !

— Hé là, hé là ! Comme tu y vas, proteste le troll. Je n'ai pas envie que tu perdes mes outils ! On va jouer à un autre jeu, puisque c'est comme ça. Laisse cette masse et viens avec moi. Tu vois le ruisseau qui traverse le pré ? On va sauter par-dessus et on verra qui retombe le plus loin.

En réalité, le ruisseau est tellement large que le troll espère bien que le garçon va tomber au milieu et se noyer dans le courant.

— Ça me convient ! répond le garçon qui a déjà son plan.

Une fois au bord du ruisseau, il sort son couteau à couper la bruyère.

— Après ce que j'ai mangé, je suis bien trop lourd pour te battre. Il faut que je fasse un peu de ménage !

Disant cela, il se plante le couteau dans le ventre et transperce le sac dissimulé sous sa chemise. Han ! Aussitôt, un jet de bouillie gicle dans le ruisseau et se mélange à ses eaux grises.

— Ça va mieux ! soupire le garçon. Je me sens plus libre de mes mouvements.

Il sautille sur place, comprime son ventre, écrase, presse, sautille encore, flexion des jambes, étirement des bras, des épaules, comme un athlète qui s'échauffe, il évacue toute la bouillie qu'il a ingurgitée et, quand le sac est vide, se met en position pour prendre son élan.

— Fin prêt ! s'exclame-t-il.

— Attends un peu ! proteste le bête. C'est trop facile ! Donne-moi ton couteau que je me vide, moi aussi, l'estomac !

Le garçon fait semblant de rechigner.

— Bon, si tu y tiens, le voilà ! Mais comme tu es plus grand que moi et plus costaud, il faut que l'ouverture soit plus large. Fends-toi d'un coup, du plus bas jusqu'au plus haut.

Et le troll s'applique à imiter le geste que le garçon vient de lui indiquer. Il s'éventre et pousse un cri terrible.

— Ah ! tu m'as trompé, maudit... Je vais mourir. C'est toi qui m'as tué ! Il s'écroule sur le sol en gémissant.

— Rends-moi un service, s'il te plaît, un seul, le dernier, supplie-t-il. Cours chercher ma femme. Je veux lui parler avant de la quitter.

— Compte sur moi. J'y vais de ce pas.

Mais le garçon n'est pas fou. Il se méfie du troll. Il s'éloigne, se cache et attend. Lorsque sa victime ne bouge plus, il revient constater son décès. Alors, il lui vide le ventre de tout ce qu'il contient, bouillie et intestins³, puis jette cette mélasse dans le ruisseau qui l'emporte et la brasse. C'est seulement après avoir pris ces précautions qu'il court prévenir sa femme.

— Ton mari, lui annonce-t-il. Je ne sais ce qui l'a pris... Il s'est ouvert le ventre...

Vite, elle se précipite dans le pré, jusqu'à la berge et découvre le corps de son mari.

— Mais... où sont les intestins, demande-t-elle, pour que je le ramène à la vie ?

— À l'heure qu'il est, persifle le garçon, dans la mer, à nourrir les poissons !

Elle comprend que c'est lui le responsable et que ses pouvoirs seront sans effets. Elle hurle son désespoir :

— Mais qui es-tu donc ? Le diable en personne ?

— Non madame. Je suis un homme.

— Tais-toi, misérable ! Je ne veux plus entendre parler des hommes. Tiens, voici de l'or. Déguerpis, disparais, engeance de malheur !

Ainsi le garçon se retrouve non seulement libre, mais riche à millions.

Quand sa mère le voit arriver, elle commence à le disputer.

— Où es-tu encore allé traîner, pendant tout ce temps ? Et ma bruyère ? Je l'attends !

— La voilà, ma mère ! répond le garçon, en posant son sac d'or. Mais avec cette bruyère-là, plus besoin de teindre tes jupes. Tu pourras les acheter directement de la couleur qui te convient. Et puis, nous allons nous

offrir une ferme, du bétail et payer des domestiques pour accomplir le travail !

La mère croit que son fils est devenu fou. Elle ouvre le sac et tombe à la renverse...

Aux dernières nouvelles, elle s'est, paraît-il, bien remise de ses émotions. Elle se porte comme un charme, son fils également, leur ferme est prospère et l'or du troll, à peine entamé, les a mis à l'abri du monde et de tout son vacarme.

3. Les viscères possédaient un pouvoir magique car ils contenaient l'énergie vitale de l'être et pouvaient assurer sa survie. Ce détail nous fait constater une similitude entre les traditions nordiques et égyptiennes. Les viscères de pharaon, en effet, étaient placés dans un vase, à côté de son sarcophage et l'accompagnaient dans son voyage vers l'autre vie.

LE BERGER DE SILFRUNARSTADIR

Conte d'Islande

Où l'on voit que les trolls, à la fin de leur vie, ont parfois besoin des hommes. Mais des humains sûrs, au caractère bien trempé, pas toujours faciles à dénicher.

Dans ce conte, on voit aussi que l'homme, s'il respecte la parole donnée au troll, n'a pas à le regretter.

Un homme s'appelait Gudmundur. Il possédait une ferme, avec des terres et un troupeau. Les terres étaient assez étendues pour occuper domestiques et valets. Quant au troupeau, il était assez important pour faire travailler un berger.

Même s'il était dur à la tâche, Gudmundur n'était pas méchant homme. Il était connu de ses voisins, apprécié et ses affaires allaient bon train. Pas assez riche pour être rabaissé, ni assez pauvre pour être tourmenté, le Destin, pourtant, vint un jour frapper à la porte de sa ferme.

C'était une veille de Noël. Le berger qui avait l'habitude d'emmenner paître les moutons du début à la fin du jour, ce soir-là, ne revint pas. Gudmundur, évidemment, battit la montagne à sa recherche avec ses gens et ses voisins, mais en vain. Ils retrouvèrent les bêtes, mais aucune trace du gardien. On fêta donc Noël sans lui et avec moins d'entrain.

Au printemps suivant, Gudmundur se mit en quête d'un nouveau berger. Il en trouva un, grand, costaud, expérimenté. Il disait se nommer Grimur. L'année passa. Gudmundur n'eut jamais une seule occasion de se plaindre de lui et il avait bien l'intention de le garder. Aussi, à l'approche de Noël, l'inquiétude le saisit, à cause du souvenir du Noël dernier. Il mit Grimur en garde.

— Sois prudent et rentre de bonne heure, plus tôt que d'ordinaire.

L'après-midi passa, le soir arriva et Grimur ne revint pas. Gudmundur partit à sa recherche, retrouva ses moutons, mais aucune trace du berger. Il semblait s'être volatilisé. Ce Noël fut encore moins joyeux que le précédent. Gudmundur commençait à se croire victime d'une malédiction. Ses voisins le pensaient aussi et cela se répétait à travers le pays.

— Les bergers de Gudmundur n'étaient pas des bandits et quand les honnêtes gens disparaissent, il n'y a pas trente-six solutions ! disait-on.

Chacun savait à quoi s'en tenir sur ces disparitions. La cause n'était pas humaine et mieux valait ne pas trop en parler.

C'est pourquoi Gudmundur eut du mal à remplacer son berger. Plus personne ne voulait garder ses moutons. Trop de danger !

Quelques villages plus loin, vivait une veuve qui élevait seule une flopée de gamins. L'aîné avait quatorze ans et aidait sa mère, évidemment. Il s'appelait Sigurdur.

Gudmundur en entendit parler. Leur misère pouvait être une alliée. Il alla donc trouver la mère. Celle-ci connaissait la réputation du fermier et, malgré les gages élevés qu'il promettait à son fils, elle n'était pas très décidée à le laisser partir. Mais Sigurdur y tenait dur comme fer.

— Si, mère. Je te donnerai ce que je gagne. Cela améliorera l'ordinaire.

— Oui mais, tu pars avec tes bras ! Je ne sais si la recette compensera la dépense.

Son garçon s'entêta et elle céda devant son insistance.

Gudmundur fut très satisfait de ce nouveau berger. Il connaissait les bêtes, savait leur parler et, à la ferme, aimait rendre service. Son patron l'appréciait tellement, qu'en plus des gages de sa première année, il lui fit don d'une brebis pleine, sur le point d'agneler. Le jeune gars était fou de joie. Posséder ses propres bêtes ! Il n'en revenait pas.

Mais plus Noël approchait, plus la crainte du patron grandissait. Le 24 décembre, il hésita à laisser Sigurdur sortir avec le troupeau. Mais le garçon ne voulut pas laisser les bêtes à la bergerie.

— On dira que je suis peureux comme une perdrix !

— Alors, promets de ne pas trop t'éloigner et rentre avant le coucher du soleil !

Sigurdur s'en alla, mais ne changea rien, ni à ses horaires, ni à ses habitudes de pâture dans la montagne et ne songea au retour que lorsqu'il vit décliner le jour. C'est alors qu'un grondement d'avalanche roula sur le versant. Sigurdur crut qu'un pan de falaise s'était détaché. Il voulut s'abriter, mais trop tard, le cataclysme fondait déjà sur lui. C'était une géante, noire et rugueuse comme la nuit, dont le corps difforme et mal taillé ne semblait pas fini.

D'ordinaire, elle se tenait à l'écart des humains et les laissait vivre sans les importuner, mais chaque fête de Noël lui rappelait que les chrétiens l'avaient chassée, elle et ses semblables. Alors, la colère l'emportait et elle

capturait le premier venu pour le dévorer. Cela l'apaisait pour le reste de l'année.

— Dans ma marmite ! gronda-t-elle en saisissant Sigurdur par le cou. Ce soir, tu seras mon festin.

Le berger ne se laissa pas impressionner.

— Si tu y tiens, je ne vais pas te contrarier. Mais, regarde-moi. Je suis maigre comme un clou. Si tu me manges, tu vas rester sur ta faim. J'ai mieux à t'offrir : une brebis et un agneau de lait. Est-ce que le cœur t'en dit ?

La femme-troll crut à une ruse, mais déjà Sigurdur prélevait dans le troupeau sa propre brebis et son agneau.

Sans un mot, la géante les embarqua sur son dos et le berger redescendit dans la vallée.

— Te voilà ! s'écria Gudmundur en le voyant. Je commençais à me faire du souci. Il ne t'est rien arrivé de particulier ?

— Non, non ! mentit le garçon. Tout s'est très bien passé !

On fêta donc Noël, puis la nouvelle année.

Peu après, Gudmundur se rendit dans la bergerie.

— Mais, je ne vois pas ta brebis et son petit. Qu'en as-tu fait ? demanda-t-il à Sigurdur.

— Un renard a mangé l'agneau et la mère s'est noyée dans le ruisseau, répondit-il. Je n'ai guère de chance avec mon cheptel.

— Eh bien, voilà de quoi le reconstituer !

Il lui fit don de deux moutons et d'une brebis nouvelle.

Une année passa encore. Gudmundur, qui n'avait pas d'enfant, s'attachait à Sigurdur et le considérait presque comme son fils. Si bien que, la veille de Noël, en le voyant s'apprêter, il multiplia les recommandations.

— Je t'en prie, veille sur toi et qu'il ne t'arrive rien ! Je ne me le pardonnerais pas.

Et il ne lui arriva rien. C'est-à-dire, rien de plus que le Noël précédent. La géante redégingola à travers les pâturages et Sigurdur l'amadoua avec son même sens du partage : pour lui, la vie ; pour elle, trois moutons dans sa gamelle !

— Rien de particulier ? demanda Gudmundur à l'arrivée du berger.

— Rien de particulier !

Tout danger semblait donc écarté.

Dans le courant de l'été, le patron, qui n'avait pas remarqué la disparition des trois moutons de Sigurdur, lui en offrit quatre autres. Il le gâtait.

Une nouvelle année passa et, lorsque Noël arriva, Gudmundur était devenu tellement confiant qu'il avait perdu toute appréhension.

Sigurdur, en revanche, ne fut pas étonné de voir débouler la femme-troll, toujours aussi mal embouchée. Il lui donna ses quatre bêtes qu'elle accepta, mais en les saisissant toutes d'une seule main, elle saisit le gamin de l'autre et l'emporta.

— Prépare-moi cette viande pour que je la cuise ! ordonna-t-elle une fois dans sa caverne. Après tu racleras les peaux.

Sigurdur s'exécuta.

— Et maintenant, demanda-t-il quand il eut terminé, que veux-tu que je fasse ?

— Affûte-moi cette hache pour que je te coupe la tête.

— C'est comme si c'était fait.

Et il s'appliqua à la rendre tranchante pour qu'elle le décapite, bien et vite.

« Inutile de m'épouvanter ou de protester, pensait-il. Je ne ferais que l'exciter contre moi. Mieux vaut demeurer coi. »

C'était son plan.

— Pose ta tête sur le billot, maintenant ! rugit la bête.

Et quand elle vit que Sigurdur continuait de lui obéir, sans fléchir, elle posa sa hache et déclara :

— C'est bon ! Je voulais seulement t'éprouver. J'ai des projets pour toi, depuis longtemps et je voulais vérifier que tu n'étais pas trop douillet. Pour être plus sûre de te rencontrer, j'ai fait en sorte que tu deviennes berger. Maintenant que nous nous connaissons, écoute ce que j'ai à te dire. Tu maîtrises suffisamment ton métier et tu donneras ton congé dès le printemps. Tu te rendras dans la ville d'Ass et tu t'installeras chez le forgeron. Il cherche un aide. Ainsi, tu apprendras le feu qui transforme et

l'art de façonner la matière. Ce métier, c'est celui des premiers pères. Quand tu le posséderas parfaitement, tu iras te chercher une femme. Tu la trouveras à Miklabaer. C'est la troisième fille d'un pasteur de Luther. Un pasteur n'est rien que le berger des hommes, comme toi tu l'es des bêtes. Les deux aînées sont des coquettes, juste bonnes à noyer dans la mer. Elles voudront te séduire. Débarrasse-t'en en leur offrant des babioles. Seule la plus jeune est digne de toi. Remets-lui un linge, une ceinture et une bague. Les voici. Alors, elle t'aimera. Ensuite, écoute battre ton cœur et tu sauras quoi faire. Seulement n'oublie pas ceci. Une nuit, tu rêveras de moi. Il ne s'agira pas d'un rêve, mais d'un adieu de mon âme qui s'en va. Alors, reviens ici. Ensevelis-moi sous un beau tertre, à la manière des anciens et, comme je te fais mon héritier, dispose de tous mes biens. Adieu maintenant. Obéis-moi, Sigurdur, et tu ne le regretteras pas.

Sur ces mots, ils se quittèrent et chacun fêta Noël à sa façon.

Le printemps venu, Sigurdur obéit aux conseils de la femme-troll et quitta son emploi de berger. Cela attrista Gudmundur. Mais il voyait bien que le garçon était déterminé et il ne fit rien pour contrarier sa volonté.

— Reviens quand tu voudras. Tu es ici chez toi, lui dit son patron en guise d'au revoir.

C'est ainsi que Sigurdur se rendit à Ass, chez le forgeron qui l'engagea. Doué pour ce métier, il apprenait facilement. Grâce à la forge, il traversait les siècles passés. Avec le feu puissant qui ramollissait le fer, avec le vent du soufflet qui grondait comme un fauve, il remontait au temps des nains qui avaient façonné le monde de leurs mains.

Son apprentissage dura deux ans au cours desquels il s'absentait parfois pour rendre visite à Gudmundur et l'assurer qu'il ne l'oubliait pas. Puis, un jour, une fois devenu bon forgeron, il se rendit à Miklabaer, comme la géante le lui avait indiqué, pour trouver la femme qui lui convenait. Il prit soin de se munir de rubans, de tissus chatoyants et de friandises.

Il n'eut aucune peine à trouver la maison du pasteur et vit ses trois filles en arrivant.

Deux s'approchèrent de lui, tout sourires, en plaisantant. Le portrait craché que la femme-troll en avait brossé. Il leur offrit ses colifichets de quatre sous pour mieux les éloigner et s'approcher de la troisième qui

restait en retrait. Elle avait le visage frais, était agréable à regarder et n'était ni farouche, ni effrontée. Elle s'appelait Margret. Il lui dit :

— J'ai des cadeaux pour toi. Je suis venu te les offrir.

— Mais il n'est pas convenable que je les accepte.

— Pourtant, je me suis longtemps préparé, avant de te les apporter. J'ai d'abord appris un métier de la terre, puis un métier du feu. S'il te plaît, fais quelques pas avec moi sur le chemin.

Margret aimait la voix qui lui parlait. Elle se laissa convaincre.

Cette promenade signifiait le commencement d'un accord. Sigurdur insista alors.

— Voilà, je t'offre ce carré de tissu brodé, cette ceinture et cet anneau que je passe à ton doigt.

Dès qu'elle eut accepté ces objets, un changement se fit en elle. En effet, ils avaient été remis par la géante à Sigurdur et ils avaient un sens. Le carré de tissu représentait le champ de leurs vies, l'anneau, le monde où elles se dérouleraient, et la ceinture, le lien qui les réunirait.

Margret dit :

— Je n'aurais pas dû...

Mais son visage, rayonnant, contredisait ses paroles.

— Nous devons nous quitter maintenant et attendre, décida Sigurdur. Laissons passer le temps. Il apportera ses réponses.

Le garçon revint à Ass, chez son maître, et Margret rentra dans la maison de son père.

Les cadeaux firent leur effet aussitôt. À peine séparée de Sigurdur, il lui manquait déjà. Margret était amoureuse. Sigurdur était le compagnon de sa vie. Leur simple rencontre lui en avait donné la preuve. Sans lui, elle se sentait inutile, incapable de rien, et son absence l'attrista au point qu'elle perdit l'appétit, le sommeil et le goût pour la vie.

Son père s'inquiéta de la voir dépérir et elle se garda bien de lui révéler la cause de sa mélancolie. Mais à la fin, elle admit qu'elle avait un tel besoin de Sigurdur, qu'elle ne pouvait laisser son amour clandestin. Elle avoua tout.

— Forgeron ! s'exclama le pasteur. C'est un métier du diable. Oublie-le. Ce ne peut être un garçon recommandable.

Mais il fut bien obligé de céder car, après l'appétit et le sommeil, Margret commençait à perdre la tête. Il se rendit donc à Ass et ramena Sigurdur.

— Puisque vous vous aimez, déclara-t-il aux deux jeunes gens, échangez vos promesses pour le dire clairement.

Sigurdur resta quelques jours chez sa fiancée et le pasteur, se rendit compte, à le fréquenter, qu'il s'était trompé à son sujet. Il lui fit même une proposition inattendue :

— Je crois que j'ai besoin d'un forgeron. Installe-toi donc chez moi.

Les amoureux ne demandaient pas mieux. Mais c'est pendant ce séjour, qu'une nuit, Sigurdur fut visité en rêve par la géante qui lui faisait ses adieux. Elle avait achevé son temps sur la terre et s'en retournait aux confins de l'univers.

Le lendemain matin, Sigurdur informa son futur beau-père.

— Je dois retourner à Silfrunarstadir et j'ai besoin d'un pasteur, pour un rite à accomplir.

Ils chevauchèrent donc, côte à côte, le pasteur et le forgeron. Quand Gudmundur les vit arriver dans sa ferme et apprit que Sigurdur allait bientôt se marier, il s'écria :

— Je veux devant vous tous prêter serment, au sujet d'un projet qui me trotte dans la tête depuis longtemps. Puisque Sigurdur va se marier, que je n'ai pas d'enfant, il sera mon héritier !

Chacun laissa parler sa joie. Sigurdur, en effet, était apprécié et aimé. Mais il n'oubliait pas qu'il avait une promesse à tenir et, le lendemain, il monta dans la montagne, accompagné de deux témoins : Gudmundur et le pasteur ; son père adoptif et le père de sa future.

Dans la caverne, ils trouvèrent le corps de la femme-troll. La mort ne l'avait pas rendue plus gracieuse. Elle était toujours difforme et aussi mal finie. Ils l'installèrent au-dehors, sur le versant, et la recouvrirent de pierres qui formèrent un beau tertre, comme l'exigeaient les anciennes traditions. Le pasteur, par sa présence, prouvait qu'une vieille époque était morte, mais qu'une autre arrivait pour lui succéder.

Dans la caverne, ils trouvèrent quantité de trésors, propriété de Sigurdur dorénavant. Il fallut dix chevaux, lourdement chargés, pour tout débarrasser.

L'hiver s'annonçait déjà. On le laissa accomplir son temps et, le printemps venu, on célébra les noces de Sigurdur et Margret, accompagnées par le chant des ruisseaux, grossis par les neiges et les glaces en débâcle.

La fête dura plusieurs jours. On avait convié tous les voisins des fermes alentour, la mère de Sigurdur, bien sûr, avec ses frères et sœurs.

Les jeunes mariés s'établirent à Silfrunarstadir et, dans tout ce qu'il entreprit, Sigurdur fut toujours protégé par la chance. Certains pensaient que c'était la géante qui veillait, sous son tertre, dans la montagne, où elle avait trouvé la paix. Sans doute avaient-ils raison, car aucune voix ne les contredit jamais.